

# SOUVENIRS 1975-1979: BOAT PEOPLE

Par Thái Minh Bạch

## DANS LA TOURMENTE

**Septembre 1974.** Le Conseil de Professeurs de la Faculté de Médecine de Saigon a voté ma promotion au grade de professeur titulaire, Chef du Service de Chirurgie Générale et plastique au C.H.U. de Chợ Rẫy. Petite satisfaction au milieu de sombres menaces qui s'accumulent sur l'avenir de mon pays, la République du Sud Viêt Nam.

Les accords de Paris signés en 1973 ont consacré le départ définitif des troupes américaines et un cessez-le-feu entre les forces communistes nord-viêtnamiennes et l'armée de la République du Sud Viêt Nam. L'objectif du Nord Viêt Nam étant toujours la réunification par la force, nous savons que la guerre va reprendre inévitablement. Cette sombre prévision est confirmée par les reconnaissances aériennes qui montrent des milliers de camions, chars, canons roulant en direction du sud sur la piste Ho Chi Minh.

Je suis au courant des violations du cessez-le-feu et de l'intensification de la guerre par la réception de blessés, militaires et civils, de plus en plus nombreux, et provenant de lieux de plus en plus proches de notre hôpital : les salaires des soldats mobilisés étant très bas, leurs familles sont souvent obligées de les suivre et vivre dans des camps installés dans le voisinage du poste. Lors des attaques des postes fortifiés, ces camps sont souvent submergés ; les femmes et les enfants se réfugient dans des abris creusés à l'intérieur des baraquements et sont blessés par les grenades lancées par les assaillants à travers les trappes des tranchées.

**3 Janvier 1975.** Annonce de la chute de PHƯỚC LONG, premier chef-lieu de province tombé aux mains des communistes. Phước Long est situé à une centaine de kilomètres au nord-ouest de Saigon.

**Début mars 1975.** Chute de BAN MÊ THUỘT, capitale des Hauts Plateaux, après une violente offensive menée par trois divisions Nord Vietnamiennes (plus de vingt mille hommes) précédées de chars T54 et de bombardement par artillerie lourde.

Le capitaine LAI CÔNG AN, pilote de l'armée de l'air, fils d'un parent, de retour à Saigon m'apprend qu'au cours de la bataille son appareil a été abattu par la D.C.A. ennemie et qu'il a dû combattre avec les fantassins avant de réussir à traverser les lignes ennemies.

Les nouvelles catastrophiques se succèdent : abandon de PLEIKU et de la deuxième région, chute de QUẢNG TRỊ, HUẾ, ĐÀ NẴNG, NHA TRANG...

Courant avril (je ne me rappelle pas la date exacte), je reçois la visite inopinée d'un ami, le Médecin Colonel J. Tréguer qui a travaillé pendant plusieurs années à l'hôpital Grall de Saigon et m'a aidé avec compétence et dévouement à enseigner à la clinique chirurgicale de la Faculté de Saigon. Je ne pensais du tout le revoir à Saigon car il était rentré en France depuis deux ans après avoir terminé son service à Grall. Le docteur Tréguer m'informe qu'il a accepté de revenir au Viêt Nam au sein d'une mission humanitaire du service de santé militaire français pour me revoir et me sauver. Il m'apprend que la route du Cap Saint Jacques est coupée et Saigon encerclée : il s'est entendu avec un colonel américain qui est d'accord pour m'emmener à bord de son avion. Il me conseille de quitter discrètement mon service pour rejoindre l'ambulance de l'hôpital Grall stationnée à l'extérieur et gagner immédiatement l'aéroport car l'attaché de l'air américain n'attendra pas plus d'une heure.

Je suis assailli par de nombreuses pensées confuses et contradictoires : touché par l'amitié sincère que me voue le docteur Tréguer, j'éprouve, d'une part, le vif désir de partir pour ne pas tomber sous le joug des communistes, d'autre part, une grande gêne à l'idée de devoir quitter ainsi, sans un mot, familles, infirmières et malades du service, car ils ont toujours été rassurés par ma présence, devant l'absence et le départ de nombreux autres médecins du service. La pensée qu'ils pourraient être tués alors que je serais sain et sauf en lieu sûr m'a été intolérable et j'ai pris la décision de renoncer au départ. Je suis donc retourné au bloc opératoire et me suis jeté à corps perdu dans les interventions urgentes pour m'étourdir et éloigner cette idée angoissante que j'ai peut-être pris la mauvaise décision.

**Le 29 avril 1975,** les rues menant à mon hôpital sont barrées. Je me suis réfugié à l'hôpital Grall. A la demande du Professeur Gruet, Médecin Colonel chef du service de chirurgie, j'ai participé aux activités du service et opérés trois blessés amenés là.

**30 avril 1975.** Capitulation du Sud Viêt Nam par le Général DU'ÔNG VĂN MINH. Le professeur Gruet est descendu pour dissuader des fusilliers marins sud vietnamiens de continuer le combat et demander à leur automitrailleuse, en position au carrefour situé juste sous le bloc opératoire, de quitter les lieux. Quelques heures après, une longue colonne de chars T 54 descend l'avenue Thống Nhất en direction du palais de l'Indépendance pour la prise de pouvoir. Je dois quitter l'hôpital Grall et me présenter aux nouvelles autorités à la Faculté de Médecine et à l'hôpital.

Commence la rééducation qui a duré cinq mois, avant que je ne sois autorisé à reprendre mes fonctions antérieures de professeur chef du service de chirurgie.

Première leçon : nous devons être rééduqués car, diplômés des universités occidentales, nous avons été contaminés par la dégénérescence capitaliste. Les cours sont donnés par l'instructeur commissaire politique de 8h à 12h30 puis de 13h30 à 18h30. A la fin de chaque paragraphe de son discours, l'instructeur applaudit et nous devons applaudir à sa suite. Un collègue a d'ailleurs si bien pris le pli qu'il parvient, tout en sommeillant durant le discours officiel, à applaudir toujours au bon moment. Chacun feint de ne rien

remarquer tandis que l'instructeur continue sans rien voir jusqu'au jour où, entraîné par son élan, notre ami glisse de son siège et se retrouve par terre, sans s'arrêter pour autant d'applaudir !

Dans la soirée a lieu une projection de films documentaires montrant d'abord la supériorité de l'armée et de l'idéologie communistes : victoire à Diên Biên Phu, réfection de la piste Ho Chi Minh qui a permis d'acheminer les troupes vers le Sud, femmes énergiques manipulant des canons anti-aériens, gardant des pilotes américains abattus, etc... Ensuite, affirmant de la supériorité même culturelle des communistes : on nous montre, en pleine guerre et dans la jungle, un concert donné par un orchestre symphonique, après la séquence du transport pénible de pianos sur des sentiers escarpés de montagne. Après la séance, l'instructeur demande à certains d'entre nous leur opinion. Commentaires élogieux obligatoires pour éviter des ennuis : au minimum prolongation de la séance tard dans la nuit. Interrogé, je déclare être impressionné par l'organisation d'un tel concert en pleine guerre dans la jungle (est-ce vraiment possible ?). J'avoue ma préférence pour la flûte, étant donné les difficultés de transport du piano !

Plus sérieux : au cours d'une séance, l'instructeur a fait venir des « témoins » qui ont relaté en détail la cruauté de jeunes médecins militaires du Sud qui ont maltraité, et laissé mourir sans soins des prisonniers de guerre au lieu de leur apporter leur aide. Le professeur Phạm Biếu Tâm, ancien doyen de notre faculté n'a pu se taire et a demandé la parole : « Les jeunes médecins militaires ont tous été formés par notre faculté et mobilisés à la fin de leurs études pour servir dans l'armée du Sud. Après leur soutenance de thèse, ils ont tous prêté le serment d'Hippocrate. Devant un malade, le médecin ne doit voir qu'un homme qui souffre et le soigner quelle que soit sa race, sa religion ou sa nationalité », a-t-il rappelé. Réponse du commissaire politique : « *Hippocrate est un réactionnaire* » ! Le professeur Tâm, estomaqué, a fait mine de s'évanouir et s'est affalé par terre.

Dans un cours suivant, on nous enseigne qu'en toutes circonstances on doit penser à la lutte des classes et chercher à distinguer le prolétaire à soigner et le capitaliste à éliminer.

Un jour, je suis « désigné » comme « volontaire » pour me rendre à Cai Lậy à la tête de la classe des étudiants de sixième année pour établir un bilan de santé de la région. Avant notre départ en car, harangue d'une femme-cadre : nous devons non seulement soigner mais surtout recevoir de la population une leçon de patriotisme. Cai Lậy est situé à l'orée de la Plaine des Joncs, haut lieu de la résistance anti-française et anti-américaine et toutes les familles de cette région ont eu au moins un membre mort pour la patrie. Arrivée sur place, autre son de cloche : un cadre nous demande de ne pas écouter ce que disent les paysans mécontents de la mobilisation de leurs enfants pour la guerre contre le Cambodge et de chercher à savoir où se cachent les jeunes absents lors du recensement.

Logé d'office chez l'habitant par les autorités communistes, j'ai été chaleureusement accueilli par la famille désignée, lorsqu'elle a appris que j'étais un médecin de l'ancien régime. Un dimanche, mon hôte m'informe qu'un homme désire me voir. Perplexe et vaguement inquiet car je ne connais personne dans cette région située à plus de 120 kilomètres de Saigon, je sors et me trouve en présence d'un paysan d'aspect sympathique, mais inconnu. Cet homme sort de l'ourlet de son pantalon une fiche se sortie de l'hôpital Chợ Rẫy encore rédigée en français : je l'ai opérée il y a plusieurs années d'une péritonite appendiculaire et la fiche porte mon nom et ma signature. Ayant appris ma présence à Cai Lậy, il est venu m'inviter à déjeuner chez lui en témoignage de reconnaissance. Me voilà fortement ému lorsqu'il m'a serré mes deux mains dans la sienne à la mode des paysans de chez nous. De tels témoignages sont fréquents chez nous et m'ont toujours touché, venant souvent de gens peu instruits, modestes mais riches en sentiments.

A mon retour à Saigon (rebaptisée Ho Chi Minh-ville depuis l'occupation) après trois semaines de « travail socialiste » (lao động xã hội chủ nghĩa), je suis convoqué une nuit au C. H. U. Le Directeur communiste angoissé m'apprend qu'il s'agit d'une vieille femme, mère d'un cadre supérieur du Parti, atteinte de péritonite, dans un état très grave. Il a voulu la faire évacuer sur l'hôpital Vi Dân réservé aux V.I.P. du Parti mais le fils de la dame, membre du comité central du parti et architecte du Mausolée de l'oncle Hồ, a refusé et lui a ordonné de me convoquer pour que je puisse l'opérer dans mon service au C.H.U. Le Directeur craint des ennuis en cas d'échec. J'ai accepté d'intervenir et heureusement tout s'est bien passé et l'état de choc s'est amélioré après l'ablation d'un appendice gangréné et l'évacuation de plusieurs litres de pus, grâce à une réanimation énergique.

A la sortie du bloc, le fils me donne son numéro de téléphone et me demande de ne pas hésiter à l'appeler à toute heure en cas de besoin. Le lendemain soir, mon interne me fait savoir qu'une directive est arrivée ordonnant de réserver tous les antibiotiques et les flacons de perfusion pour la guerre du Cambodge ; le personnel s'apprête donc à interrompre tous les traitements de nos malades. J'ai tout de suite téléphoné au fils pour le mettre au courant car l'arrêt du traitement risque d'être fatal dans le cas de sa mère. L'homme est venu immédiatement, a crié contre le Directeur, ordonné la continuation du traitement prescrit, et même exigé l'emploi des antibiotiques made in USA et non les produits russes. Avant de rentrer à Hanoi, cet homme est venu me remercier en disant que, pour la science médicale, il a entièrement confiance en nous, plutôt qu'en des médecins membres du Parti. Cela nous a mis du baume au cœur, nous qui avons été traités de dégénérés pour avoir fréquenté des universités occidentales. Mais cette étiquette a continué à nous valoir des déboires...

Un de mes anciens assistants, promu par la suite directeur-adjoint de l'hôpital Chợ Rẫy en 1974, a été arrêté dans son bureau et condamné à 24 mois de prison. Motif : dans le passé il a prononcé un discours recommandant de bien soigner et servir le peuple pour l'avoir de notre côté dans la lutte anti-communiste.

Pour ma part, j'ai été trop occupé dans le passé pour participer aux cérémonies. Cependant, j'ai reçu de nombreux professeurs de chirurgie de toutes nationalités, japonais, canadiens, allemands, suédois, anglais, mais surtout français et américains venus au titre des O.N.G. pour nous aider à soigner nos malades. J'ai aussi été nommé directeur puis chirurgien consultant à l'unité de chirurgie plastique du Professeur Barsky à Saigon. Un jour, le Professeur B. Stark de la Columbia University de New York, qui venait régulièrement presque tous les ans pour nous montrer les nouvelles techniques de chirurgie plastique, reconstructive et esthétique, au cours d'une intervention, m'avait demandé de me rendre avec lui à la Faculté de Médecine. C'était juste pour que des reporters américains puissent prendre une photo de nous deux en train de nous serrer la main devant l'entrée, sous le panneau Saigon Medical Center. Cette photo était restée à la Faculté après la chute de Saigon.

Ces « mauvaises fréquentations » ont été l'une des causes de mon arrestation à domicile (perquisition administrative) pendant vingt

jours au début de 1979. Durant toute cette période, j'ai été réveillé à toute heure de la nuit pour être interrogé par trois membres responsables de l'enquête : un commissaire politique, un officier de la sécurité populaire (KGB) et une femme-cadre, chef des gardes (une centaine de jeunes gardes armés de Kalachnikov occupaient en permanence la maison).

Première question : mon nom Thai est d'origine chinoise. Ai-je conservé des relations avec la Chine ? La Chine étant devenue ennemie du Viêt Nam et Mao Tsé Toung étant un affreux impérialiste rouge, vais-je souffrir si le Vietnam est obligé de combattre les Chinois, et de détruire la Chine (sic !) ? Sur ce point, le commissaire politique est rassuré, lorsque je lui dis que cela me serait égal si le Viêt Nam marxiste devait détruire la Chine rouge.

Deuxième question : qu'en est-il de ma pratique des arts martiaux et de mes liens avec les impérialistes japonais ? J'ai été effectivement vice-président de la Fédération Viêtnamienne de Judo et d'Aikido et président de la société d'études des arts martiaux. Ma réponse : tout a été dissous et les dojos fermés. Je ne pratique plus que le Tai chi qui consiste en des mouvements lents qui me permettent de garder ma souplesse et me maintenir en bonne forme physique. A cet égard je découvre que je suis sous surveillance depuis longtemps car les jeunes gardes se moquent de moi en énonçant à haute voix les noms des katas et techniques utilisés lors de mes exercices quotidiens. Ils étaient probablement cachés dans un camion stationné fréquemment dans la ruelle bordant notre villa.

Troisième question, la plus importante, sur laquelle ils reviennent sans cesse : mobilisé après l'offensive du Têt 1968, j'ai été remis à la disposition de la Faculté de Médecine comme « affecté spécial ». Pour le commissaire politique « affecté spécial » veut dire « appartenant à des services spéciaux » et donc à la CIA, d'autant plus que pour lui le Professeur Stark est un grand ponte de la CIA et non un professeur de chirurgie plastique et esthétique. Parfois il m'appelle brusquement « Colonel » pour tester ma réaction. J'ai eu toutes les peines du monde à lui expliquer qu'« affecté spécial » n'a aucune signification particulière, sinon que nous restons à la disposition du Ministère de la Défense en cas de besoin.

Au cours de la dernière semaine, je n'ai plus eu affaire qu'à un seul enquêteur. Le commissaire politique a dû être hospitalisé d'urgence pour une hémorragie digestive (vomissement de sang). Je n'en connais pas la cause exacte. Il avait longtemps séjourné au maquis et son teint verdâtre me faisait craindre la possibilité d'une cirrhose palustre avec hypertension portale. L'hématémèse (vomissement de sang) en est une des complications graves. Si on m'avait demandé de l'examiner, j'aurais pu lui être utile car j'ai appris à opérer de tels cas avec le Professeur Ellmore de l'U.C.L.A. (Université de Los Angeles en Californie), qui a été mon patron de 1959 à 1962, lorsqu'il a été nommé à la tête de la clinique chirurgicale en remplacement du professeur Trần Quang Đệ (Le président Diệm, furieux des critiques sincères de mon maître Đệ lui avait « conseillé » de prolonger son séjour en France au cours de ses vacances d'été). Le changement inattendu de patron avait été dur car il avait fallu m'adapter à la méthode américaine (journée de travail continue de 8h à 16h, rédaction des observations et travaux en américain) mais en définitive cette étape m'a été bénéfique. C'est d'ailleurs auprès de ces professeurs américains avec lesquels j'ai eu l'occasion de travailler que j'ai fait l'expérience de la véritable fraternité d'esprit, lorsque, penchés sur un malade, tout entier à notre tâche, sans souci de carrière, de gloire ou de politique, nous oeuvrions ensemble : plus rien ne comptait que la santé du patient qui s'était confié à nous et donc la réussite de l'opération délicate que nous entreprenions. Et cette expérience aurait pu servir somme toute au commissaire politique.

La femme chef des miliciens a, quant à elle, été évacuée pour fièvre et convulsions (accès pernicieux de paludisme ?). Des trois, c'était elle la plus méchante. Alors que les deux autres avaient terminé leur interrogatoire vers 2 ou 3 heures du matin, elle me retenait encore un long moment avec des questions perfides telles que :

- *Vous arrosez votre pelouse. Est-ce pour faire reverdir l'herbe pour camoufler le fait que vous y avez enterré des objets interdits ?* Ses miliciens creusaient autour des massifs de fleurs et abîmaient les plantes. En vain. Que pouvaient-ils trouver ?  
Ou encore : « *Vous avez de nombreux lits d'hôpital dans votre grenier. Est-ce pour ouvrir un hôpital de campagne pour nos adversaires ?* » Ces lits provenaient de ma clinique privée, fermée en 1974 en raison de la situation. C'était facile à savoir pour les gens qui surveillaient tout et s'informaient de tout.

Les fouilles des miliciens avaient permis de découvrir dans la cuisine dans un carton de vieux journaux quelques exemplaires de Play Boy. Leur chef me dit : « Vous devez assouvir vos tendances perverses en contemplant les photos des poitrines nues de femmes blanches capitalistes dégénérées. » Ces numéros du magazine m'avaient été offerts par mon beau-frère David et notre cuisinière les avait gardés parmi d'autres journaux pour envelopper les épilateurs avant de les jeter à la poubelle. Je lui fis remarquer que les plasties mammaires étaient pour moi, chirurgien esthétique, monnaie courante. Ces photos de seins nus ne m'excitaient plus guère ! Je la vois encore surprise par ma réponse.

Mon ami le docteur Trần Hiếu Thuận lors de nos veillées au clair de lune au camp de Cherating m'a dit que les habitants superstitieux de notre quartier attribuent les maladies survenues à mes enquêteurs à des châtiments qui leur ont été infligés par les génies protecteurs de ma maison. En tout cas, à mon grand soulagement – nous avions épuisé notre stock de riz et de nuoc môm – le blocus a été levé au bout de vingt jours avec les excuses officielles du comité populaire de la ville. Cependant, la nuit suivante, intrigué par notre petit chien resté en arrêt et aboyant fortement devant le cagibi sous la cage d'escalier, je me suis approché pour vérifier. Tout à coup, un agent resté caché après la levée du blocus est sorti précipitamment pour s'enfuir à toute vitesse. Si nous avions critiqué le régime après notre libération, cet agent aurait tout entendu et nous aurait dénoncés.

Ce fait me rappelle l'histoire fâcheuse survenue à un collègue chef du service d'obstétrique d'un hôpital de Gia Định. Ce médecin, dont le père a pris naguère le parti de la résistance et rejoint Hanoi, a pour cette raison été libéré du camp de rééducation bien avant les autres. Rentré à l'hôpital, il a critiqué le camp et ses instructeurs devant le personnel. Dénoncé, il a été renvoyé de l'hôpital et par la suite été interné à la prison de Chí Hòa.

Notre cousin THÁI MINH VÂN a connu, lui, un sort très dur. Après des études à la Faculté de droit, il a été mobilisé et envoyé à l'école des officiers de réserve à Thủ Đức. Sorti sous-lieutenant il a servi au sein de la 21ème division opérant dans la plaine marécageuse de Cà Mau. Il a gravi peu à peu les échelons pour devenir capitaine, aide de camp du colonel commandant la division. Ce colonel le prit en sympathie, et nommé directeur général de la Jeunesse et des Sports, le fit revenir à Saigon pour lui servir de secrétaire particulier. Malheureusement pour notre cousin, chez les communistes le terme de Bí thư, secrétaire particulier, correspond au titre de secrétaire

du Parti, un poste très important. En outre, notre cousin, dans son curriculum vitae, avait déclaré être un bouddhiste pratiquant au moment où les communistes préparaient la persécution de l'association des bouddhistes unifiés du Sud.

Pour ces raisons notre cousin a été expédié au Nord et a passé treize années dans les camps situés près de la frontière chinoise. Il a failli mourir de sous-alimentation et de mauvais traitements. Les exemples analogues, et même plus tragiques encore, ne manquent pas, lors même que nos vainqueurs se conduisaient en envahisseurs dans un pays conquis et non en frères libérateurs et bienveillants, choisissant de briser les corps et les cœurs, s'efforçant de plier les volontés et les esprits, régnant par l'humiliation et la haine. Ceux qu'on venait sauver de la dégénérescence et du mal capitaliste étaient humiliés encore après leur libération car ils restaient l'objet de la surveillance de tout leur voisinage, encouragé à la délation, et leurs enfants étaient marqués aussi du sceau de l'infamie, se voyant fermer bien des portes et refuser un avenir normal. Mais heureusement on ne peut tuer l'honnêteté et la droiture. On a vu des paysans se cotiser pour recueillir l'ancien propriétaire de leurs rizières et partager avec lui leurs maigres ressources, on a vu à côté de la rancune et de la mesquinerie la fidélité et la sincérité. Pour ma part, après ma libération, je suis allé me présenter à la Faculté de Médecine. Le Doyen a paru content de me revoir. Il avait téléphoné chez moi pour s'enquérir des raisons de mon absence et voulait connaître l'identité de la femme qui lui avait répondu sèchement qu'il n'est pas permis de me parler et lui avait raccroché au nez. Je lui ai dit que c'était une de ses đồng chí, camarade du Parti, commandant des miliciens.

Il avait aussi reçu des témoignages en ma faveur dont celui d'un vétérinaire officier de santé de l'armée nordiste : j'avais opéré cet homme en 1971 d'un énorme angiome du menton et de la lèvre inférieure déformant le visage et occasionnant des petits saignements. Plusieurs hôpitaux l'avaient refusé. J'avais accepté de le prendre en charge après l'avoir averti des risques et de la longueur du traitement qui nécessite plusieurs temps opératoires séparés par des intervalles de deux à trois semaines.

Premier temps : exérèse de la tumeur incluant toute la peau du menton et une partie de la lèvre inférieure. Préparation du lambeau tubulé delto-pectoral au niveau de la poitrine.

Deuxième temps : migration du lambeau au cou.

Troisième temps : fixation d'une extrémité du lambeau.

Quatrième temps : étalement du lambeau.

Cinquième temps : reconstruction de la lèvre inférieure par un lambeau d'Abbé, provenant de la lèvre supérieure.

Sixième temps : section du pédicule du lambeau d'Abbé, libération de la bouche. Et durant les semaines d'intervalle entre le 5ème et le 6ème temps, alimentation liquide obligatoire par un tube. De nos jours, la microchirurgie avec lambeau libre et anastomose vasculaire sous microscopie aurait permis de réduire le temps du traitement.

Au cours de ses hospitalisations, cet homme m'a confié qu'il a passé plusieurs années au bagne de Poulo Condor, condamné par l'administration française pour activité politique anti-française. A sa sortie, il m'a remercié avec émotion et voulu m'offrir un cadeau. J'ai refusé le cadeau par principe mais j'ai accepté ses remerciements. Il m'a paru droit et loyal. Je ne l'ai plus revu mais son témoignage en ma faveur en 1979 montre qu'il ne m'avait pas oublié et dénote un courage certain de sa part, comme l'anecdote qui va suivre le démontre.

En 1978, un des assistants de mon service de médecine opératoire et de chirurgie expérimentale à la Faculté est arrêté à son domicile pour « intention de tentative de fuite », c'est-à-dire qu'il n'a encore rien fait. Son père me confie une lettre à remettre au Doyen lui demandant d'intervenir en faveur de son fils. Je profite d'une séance d'instruction politique présidée par le Doyen pour lui présenter la lettre. Dès qu'il a su que l'arrestation a été effectuée par la Sécurité populaire (KGB), il a rejeté la lettre vers moi d'un geste brusque comme s'il craignait d'être mouillé dans cette affaire. Il m'a dit que ce n'était pas de son ressort et m'a conseillé de voir le vice-doyen. J'ai donc demandé une entrevue avec ce dernier, théoriquement adjoint du doyen, mais en réalité doté de plus d'autorité, car il est le secrétaire du Parti et lieutenant-colonel de la Sécurité, alors que le Doyen médecin-colonel n'est que secrétaire adjoint du Parti. Je me suis présenté à son bureau avec la lettre dans laquelle j'ai ajouté en marge : « Je garantis la compétence et la conscience professionnelle de mon assistant le docteur Thanh et demande sa libération pour qu'il puisse continuer son travail dans mon service. » Le vice-doyen me regarde et me demande : « *Combien avez-vous d'années d'ancienneté au Parti ?* » Je lui ai répondu que je n'étais pas membre du Parti. Il m'a renvoyé aussitôt en me disant : « *Comment osez-vous garantir un tiers alors que vous n'êtes même pas membre ?* »

Ces faits me font conclure que des cadres importants comme le Doyen colonel n'osent jamais intervenir en votre faveur dès qu'il s'agit du KGB et que d'autres comme le vice-doyen secrétaire du Parti ne tiennent compte que de votre ancienneté au Parti. Lorsque vous n'êtes pas membre, ils ne tiennent nullement compte de vos arguments même s'il sont basés sur la vérité, la morale, la science ou le bon sens. Le désir de m'éloigner à jamais de ces gens et de quitter le pays occupe de plus en plus mon esprit.

D'autres faits ne cessaient de m'y encourager. Le Ministère de la Santé organisa une réunion pour mettre le personnel au courant de mon arrestation : mes amis les docteurs Nguyễn Anh Tài et Nguyễn Duy Cung y exprimèrent leur étonnement et le malaise des médecins devant cette arrestation arbitraire car tout le monde savait que je consacrais tout mon temps à mon métier d'enseignant et de chirurgien, éloigné de la sphère politique. Mes étudiants et internes me furent également fidèles car j'avais toujours fait mon possible pour les soutenir dans leur travail et les défendre contre les brimades, m'efforçant quand je le pouvais d'éviter à certains de se faire envoyer au front où placés en première ligne contre l'armée cambodgienne, munis de fusils sans munitions, ils servaient de bouclier dérisoire, et surtout de chair à canon. Au cours de la réunion, malgré les demandes répétées du commissaire politique, aucune critique ne fut portée contre moi de la part de l'assistance. Pour les cadres communistes, j'étais justement à surveiller pour mon influence auprès des étudiants et des collègues !!! Le commissaire politique ne cessait d'insister : « *quelqu'un a-t-il des griefs à l'encontre du docteur Thái Minh Bạch ?* » Silence total. Aucune critique ne fut émise à mon égard par le personnel de l'assistance publique (agents hospitaliers, infirmières, médecins) réuni à cette occasion.

Le docteur Nguyễn Anh Tài fut critiqué violemment dans un éditorial du quotidien Saigon Giải Phóng (Saigon libéré) qui le traita de médecin-voyou pour avoir insulté un cadre qui n'avait pas voulu attendre son tour à la consultation et avait fait irruption dans son bureau en montrant l'étui de son arme.

Le docteur Cung dut passer plusieurs mois dans un camp de rééducation éloigné de Saigon et ne put reprendre son travail à l'hôpital

qu'à titre bénévole.

Le programme des études médicales avait été profondément remanié : réduction des stages de médecine et de chirurgie, introduction de nouvelles matières obligatoires : idéologie marxiste-léniniste, préparation militaire, travail socialiste à la campagne. Un seul examen de clinique à la sortie au lieu de trois (clinique médicale, chirurgicale et obstétricale) exigés par les facultés du monde libre. Le but était de former avant tout un bon communiste et un bon soldat et ensuite seulement un bon médecin, ce qui est à l'opposé de ma conception de l'enseignement de la médecine et de l'éthique médicale.

### **Mon parcours sous le régime communiste du 30 avril 1975 au 19 avril 1979 fut mouvementé :**

- cinq mois de rééducation puis reprise de mon activité d'enseignant et de chirurgien comme professeur chef de service, entrecoupée de courtes périodes de travail socialiste à Duc Hòa et Củ Chi (où se trouvaient les fameux souterrains qui ont servi de cache aux guérilleros durant la guerre).
- 1976 : trois mois d'éducation politique (étude de l'idéologie marxiste-léniniste).
- 1977 : trois mois d'études politiques : étude de l'économie politique marxiste. Trois semaines de travail socialiste à Cai Lậy.
- 1978 : trois mois d'études politiques : lecture et commentaires des 550 pages du discours du secrétaire général du Parti au Congrès.
- 1979 : arrestation à domicile pendant vingt jours. En avril, fuite du pays.

Parmi les faits marquants de cette période, quelques souvenirs sont restés gravés dans ma mémoire. J'avais tout d'abord le sentiment d'être plongé dans un autre monde : réveil le matin par des haut-parleurs accrochés aux carrefours, diffusant à plein tube des slogans et des chants révolutionnaires au rythme saccadé, hurlés par des voix féminines stridentes et des vérifications des livrets de famille à toute heure de la nuit ; réunion sans préavis de tout le personnel pour rédaction de son curriculum vitae. Il fallait inscrire nom et date de naissance des parents, frères et sœurs ; les études et les écoles fréquentées à partir de l'âge de cinq ans, les amis rencontrés, les voyages et études universitaires à l'étranger, le métier exercé, les pseudonymes portés à différentes périodes de la vie. Les communistes ont de nombreux pseudonymes dans leur vie clandestine (Ho Chi Minh a été Nguyen Tat Thành puis Nguyen Ai Quốc avant de devenir Ho Chi Minh) et s'étonnent de s'entendre que nous n'avons pas de pseudonymes.

Réalisant qu'il m'est impossible de mener une vie normale et décente au Viêt Nam, sous un régime totalitaire où domine l'idéologie marxiste léniniste et le Parti Unique, et où règnent l'arbitraire, la corruption, la délation, la violation des droits les plus élémentaires de l'homme, je prends la décision, en compagnie d'une dizaine de collègues dont le docteur Cung, de partir comme boat people. Notre périple, en ordre dispersé, de 300 kilomètres jusqu'au point d'embarquement fut épique. Tous les moyens de locomotion furent employés : marche, scooter, voiture, bicyclette, sampan, bac pour la traversée des deux bras du Mékong. Les autorités ayant décrété le couvre-feu et envoyé des avis de recherche dans les zones pouvant servir de points d'embarquement, nous avons dû, pendant une semaine, nous cacher dans de nombreux endroits : sur la terrasse des compartiments à étage, dans l'arrière-cour d'une pagode, dans les vergers et sous les cocotiers.

Mais nous fûmes somme toute chanceux. Un collègue rencontré le 10 juillet 2005 lors du déjeuner de l'Association des Professions de Santé du Viêt Nam Libre nous a envié notre chance d'avoir réussi à embarquer au bout d'une semaine. Lui a été arrêté en cours de chemin et a dû passer six ans en prison. Il n'a pu rejoindre la France qu'en 1990 au titre du regroupement familial. D'autres, trompés par les promesses de policiers « bienveillants » se sont fait dépouiller des biens qu'ils avaient emportés une fois pris au piège dans le bateau dans lequel on les avait installés, après avoir été endormis par les promesses d'un voyage tranquille et rassurés par un bon repas. Ordre leur fut intimé de donner tous les bijoux et argent puis les hommes furent emmenés en prison tandis que femmes et enfants durent regagner péniblement la capitale. C'est ainsi qu'une cousine vint sonner un soir chez moi pour demander des soins pour sa fille et ses petits-enfants qui venaient de vivre cette mésaventure, peu de temps avant que je ne me confie moi-même au destin avec tous mes compagnons de fortune.

Notre bateau était un caboteur destiné à transporter des marchandises, et peu fait pour emmener plus de quatre cent personnes dans sa coque de seize mètres sur sept environ. On avait ajouté des planches de fortune qui permettaient d'entasser tous les gens, recroquevillés dans une cabine commune improvisée, un espace d'un mètre de haut, dans une atmosphère étouffante qui augmentait d'autant le mal de mer. Le pont était également encombré. Des familles entières espéraient gagner une rive plus clémente, et on trouvait tous les âges réunis par l'espoir sur cette embarcation misérable qui s'enfonçait dangereusement dans la mer, sous le poids de sa cargaison. J'avais moi-même préféré le pont qui offrait à défaut d'espace un air plus respirable et, accroché à la rambarde, luttant contre l'ankylose, je tentai de résister au présent et de penser à l'avenir. Lorsque notre rafiote s'est éloigné du rivage, la brise du large a été pour moi le premier souffle du vent de la liberté.

Mais nous n'étions pas au bout de nos peines. Alors que les lumières de la ville de Rạch Giá étaient encore visibles, le bateau se heurta à un banc de sable et il fallut dans l'angoisse attendre la marée haute pour pouvoir se dégager et continuer la traversée. Aussitôt après, ce fut une panne de dynamo et la plongée dans l'obscurité complète de la nuit.

Après trois jours d'errance, plus de vivres et surtout plus d'eau. Le récipient de 200 litres entreposé dans le bateau avait été percé par les inconscients impatients de se désaltérer et la provision d'eau douce s'était écoulée inutilement... Contrairement à certains, je n'avais pour tout bien que ce que je portais sur moi plus un imperméable car ma fuite devait être imprévisible, vu la surveillance étroite dont je faisais l'objet. Je ne disposais même pas d'un gobelet, et ne put recueillir qu'un peu d'eau de pluie dans le creux de mon imperméable.

Deux jours sans boire m'ont complètement épuisé et rendu somnolent. Je suis réveillé en sursaut par les cris m'appelant sur le pont pour lutter contre les pirates qui s'approchent à bord de trois bateaux, dont l'un est déjà très proche à tribord. Connaissant ma pratique des arts martiaux et ayant assisté des années auparavant à une de mes démonstrations de lutte à main nue contre les armes blanches, un ex-député et le fils d'un dentiste me guident vers l'avant pour faire face au bateau pirate où apparaissent six ou sept hommes patibulaires armés de piques, crochets et d'un tube noir semblant être le canon d'un fusil. Mes amis me confient un bâton quadrangulaire mais trop lourd pour mes membres affaiblis par le jeûne et la soif il me fait chuter en avant... Pour rassurer mes amis,

je prétendis que c'était une feinte tactique mais leur demandant aussitôt de me trouver un bâton plus petit et plus court.

Les pirates lancèrent une corde munie d'un crochet pour pouvoir se lancer à l'abordage, mais le fils du dentiste, ceinture marron de judo, put trancher la corde avec une hache. A ce moment là, nous réussîmes à faire démarrer un moteur auxiliaire qui nous permit de nous éloigner.

Les bateaux pirates nous suivirent pendant des heures. La nuit venue, nous pûmes voir les lumières d'une dizaine de bateaux déployés en arc de cercle derrière nous. Nous réussîmes à garder notre distance. De guerre lasse, les pirates nous abandonnèrent pour aller piller un bateau de boat people qui naviguait à nos côtés mais s'était esquivé en nous voyant menacés. Malheureusement il avait pris la mauvaise direction et était tombé droit sur les autres bateaux pirates qui arrivaient.

Pour nous le danger n'était pas écarté pour autant : notre pompe d'évacuation d'eau tomba en panne, et le bateau avait embarqué beaucoup d'eau avec l'augmentation de la vitesse. Il fallut donc faire la chaîne pour évacuer l'eau de la cale avec des seaux en plastique, jour et nuit. Il faut constamment encourager les jeunes qui, épuisés, voulaient arrêter l'effort : si l'eau atteignait le moteur, c'était l'explosion et la mort.

Enfin, au septième jour, nous voyons des oiseaux. Des canettes de Coca-Cola vides flottent sur la mer. La terre est en vue. Nous accostons, mais des coups de feu crépitent ; ce sont des coups de semonce des soldats malais qui nous accueillent.

A bord on demande aux personnes connaissant l'anglais de se jeter à l'eau pour gagner la plage à la nage pour négocier. Je figure parmi ceux qui doivent le faire et plonge donc hardiment. Malheureusement, je ne suis plus en état de nager. Je suis en train de me noyer ; à bord des gens s'en aperçoivent et me lancent un jerrican en plastique vide, qui me sert de flotteur. Je parvins ainsi jusqu'au rivage de Kuala Trenganu. Sur la plage, les soldats nous firent asseoir sur le sable brûlant. Un ex-ministre du Sud qui voulait se lever pour parlermenter reçut un coup de pied. Enfin, un médecin malais d'origine chinoise arriva et nous fit gagner le camp de Merang, à proximité - ce camp n'est pas reconnu par le HCR (Haut Commissariat de Réfugiés) -.

Déjà notre groupe avait enregistré des pertes : le manque d'eau potable et de vivres avait causé le suicide d'un homme en mer, le décès d'une vieille femme sur la plage et celui de cinq autres à Merang. Mais nous sommes sur la terre ferme et espérons. Cependant, au bout d'une semaine, nous sommes tous, à l'exception d'une centaine de personnes dont le docteur Nguyễn Duy Cung, ramenés sur notre ancien rafiôt, dont on a enlevé la boussole et l'ancre, pour être remorqués par un navire de guerre malais vers la pleine mer. Au bout de deux jours le manque d'eau nous fait demander par une pancarte « water, please ». Le remorqueur a alors tranché les amarres avec ces mots : « GOD SAVE YOU ! GOOD LUCK ! Direction 235 ». Nous le regardons s'éloigner et attendons sa disparition pour remettre en marche notre moteur avec les deux barils de gas oil restés à bord, tout en écopant l'eau en permanence. Au bout d'un jour et demi, la vigie signale une grosse tortue : nous décidons de la suivre. Elle nous conduit jusqu'à une île paradisiaque avec sa plage de sable fin, son eau potable et ses cocotiers : c'est l'île de Tioman.

Les autorités malaises alertées ont aussitôt envoyé un hélicoptère avec des gardes pour nous parquer dans une cocoteraie bordant la plage et au bout d'une semaine nous ont donné des conserves de sardines et du riz. Nous ne craignons plus de mourir de faim mais redoutons toujours d'être rejetés à la mer. Heureusement, des réfugiés ont remarqué la venue d'une jeune femme blanche au village des pêcheurs et me demandent d'aller à sa rencontre pour lui remettre une lettre d'un couple d'enseignants de notre bateau. Ils ont eu deux enfants au cours de leur séjour d'études au Canada, et donc de nationalité canadienne, et s'adressent à leur ami directeur de l'immigration au Québec pour lui demander d'intervenir pour éviter notre rejet en mer. Malgré la menace du chef du village, j'arrive à voir cette jeune femme, une Française, Anne Rochegude, écrivain auteur de guides touristiques, et lui remets aussi les noms et adresses de mon épouse Odile à Paris et de ma famille à Clermont-Ferrand. La jeune femme m'assure qu'elle va faire son possible dès son retour à Singapour.

Effectivement, non seulement elle envoya la lettre au Canada, et transmit mon message, mais encore elle conseilla à Odile d'alerter l'opinion publique française, les medias, intellectuels et hommes politiques, de telle sorte que, un mois plus tard, le haut fonctionnaire canadien arriva en Malaisie et demanda qu'on nous ramène en terre ferme. Quatre bateaux de pêche vinrent nous chercher.

Un incident survint encore durant notre traversée vers Mersing : la mer était tellement agitée que notre bateau de pêche prit eau et dut de réfugier sur île déserte et y rester de longues heures pour réparer ses avaries avant de pouvoir regagner Mersing. Nous y restâmes deux jours avant d'être dirigés sur Cherating. Gros soulagement : Cherating est officiellement reconnu par le HCR de l'ONU. Là, je fus aussitôt nommé par le comité d'organisation chef du service médical du camp qui comptait 8000 réfugiés. Le travail ne manquait pas : examen médical, soins, petite chirurgie, matin et soir. D'ailleurs, sur l'île de Tioman j'avais fait le même travail et avais pu procéder notamment à l'accouchement de la femme du patron du bateau, avec une paire de ciseaux de couture et du fil à coudre !

A Cherating, je bénéficiais d'un avantage appréciable : deux touques d'eau douce de 18 litres m'étaient réservées chaque soir pour mon bain et la lessive. Je n'avais qu'une chemise sur mon dos, un caleçon, un pantalon et un imperméable : lavage alterné donc du caleçon et du pantalon, lavage de la chemise le soir et port de l'imperméable entretiens. Quel privilège royal ! Les autres réfugiés devaient faire la queue devant le réservoir et ne disposaient souvent que d'une quantité insuffisante d'eau. Autre avantage encore : seul j'avais le droit d'accompagner le malade à l'hôpital de Kuan Tan situé à 50 kilomètres du camp, en cas d'évacuation médicale d'urgence : une sortie en dehors des barbelés est toujours agréable.

Une fois, en pleine nuit, j'ai demandé une évacuation d'urgence. Le Colonel directeur a pris sa voiture personnelle avec son adjoint capitaine pour nous transporter, mon malade et moi à l'hôpital. Là, le personnel de l'hôpital a pris le capitaine pour un réfugié et lui a ordonné de transporter le malade avec moi. Ensuite, nous avons dû attendre un long moment l'arrivée du médecin. Furieux, le capitaine m'a dit qu'il ferait un rapport sur l'accueil de cet hôpital. Au retour, le colonel s'est arrêté devant un petit restaurant ouvert la nuit et m'a invité à prendre un plat qu'il a commandé pour moi. Comme quoi les hommes bons et généreux existent partout. J'ai tout de suite écrit une lettre de remerciement à ces officiers du service pénitentiaire vraiment exemplaires à mes yeux. Quelques jours après mon arrivée au camp, il y eut visite d'une délégation du HCR composée d'un fonctionnaire pakistanais, d'une femme médecin philippine et d'une infirmière américaine chargée de fournir le matériel et les médicaments nécessaires au fonctionnement de

l'infirmier. Après la visite du camp, la jeune femme américaine me demande si je ne me souviens pas d'elle. Je la regarde attentivement, mais en vain. C'est alors qu'elle me dit qu'elle était infirmière au bloc opératoire de l'unité de chirurgie plastique Barsky à Saigon. J'avais opéré là très souvent, mais lorsque j'entrais en salle d'opération les infirmières (operating room registered nurses) étaient déjà habillées et portaient masques et bonnet cachant complètement leurs cheveux. En sortant je regagnais mon propre service et ne fréquentais jamais la salle de repos du personnel du bloc, de sorte que je ne pouvais reconnaître personne. Cette jeune infirmière était partie travailler, aussitôt diplômée de l'Hôpital du Mont Sinaï à New York, à l'unité Barsky à Saigon. Elle m'avait donc vu opérer souvent mais n'avait jamais eu l'occasion de me parler. Toute frêle et menue – elle est plus petite que moi – elle me paraissait fragile avec son teint clair et ses cheveux blonds, à côté des Malais très basanés !

Lors de sa seconde visite, cinq jours après, en dehors du matériel médical demandé, elle me remit comme présent personnel une petite boîte contenant de petits ciseaux et deux pinces fines de chirurgie plastique, délicat rappel de mon ancienne spécialité. Elle me demanda de l'appeler par son prénom Ann, comme le font les Américains d'habitude. Par la suite, elle revient souvent au camp le soir. Pour ne pas gêner la famille du docteur Thọ avec qui je résidais, et qui souvent était en train de dîner sur une natte par terre à cette heure-là, je l'amenais chez mon ami le docteur Trần Hiếu Thuận, arrivé huit mois plus tôt et disposant d'un meilleur emplacement face à la plage. Assis sur une planche, nous devisions.

Je restais soucieux par suite des propos du docteur Thuận. Il avait demandé comme terre d'asile la France dès son arrivée à Cherating et n'avait reçu aucune réponse. Voyant des collègues quitter peu à peu le camp pour les Etats Unis, il avait modifié son choix, mais la délégation américaine lui avait répondu qu'étant donné son premier choix, elle ne pouvait examiner sa demande qu'après rejet de la France. Il avait donc, par l'intermédiaire du HCR, demandé un rejet de son dossier par l'ambassade de France à Kuala Lumpur. Aucune nouvelle depuis.

Comme le docteur Thuận, j'avais aussi demandé la France à mon arrivée à Cherating. C'est pourquoi, lorsqu'Ann me dit que je pourrais bientôt travailler comme avant, je lui dis me sentir fatigué et vide (tired and empty). Je trouvais difficilement mes mots alors que je m'exprimais assez couramment en anglais à Saigon. Pour me reconforter, Ann me déclara : "Don't worry, Bach, I will take care of you." Elle me remet une carte avec son nom, Ann Lockyear, son adresse à New York et Kuan Tan et me demanda de l'avertir dès que j'aurais obtenu un visa pour les Etats Unis. Elle viendrait me chercher pour m'éviter un long séjour dans les camps en Arkansas et je pourrais me reposer chez elle à New York le temps qu'il faudrait. Elle se montrait vraiment une bienfaitrice, incarnant la compassion même.

**Un soir d'août 1979**, les hauts parleurs annoncèrent que les personnes dont le nom suivent étaient acceptées par la France et devaient se préparer à quitter le camp le lendemain matin en car pour Kuala Lumpur. Les noms des familles des docteurs Thọ et Thuận ainsi que le mien figuraient parmi les élus.

Ce fut une explosion de joie. Tout le monde s'affaira à regrouper et ficeler les bagages. C'est fou ce qu'on peut accumuler même dans un camp entouré de barbelés, avec interdiction de contact et d'achats auprès des civils malais ! Pour ma part, aucun bagage, rien que mon vieil imperméable dans un petit sac en nylon, je suis vite prêt.

La nuit venue, on me demande de venir à la salle de réunion car une jeune femme blanche m'attend. Intrigué, je me dis que c'est impossible qu'Odile ait été mise au courant et ai pu venir jusqu'ici... En fait, c'était Ann, dans une robe bleu ciel, éblouissante sous la lumière de la lampe à manchon. Je lui annonce fièrement mon acceptation par la France et mon départ le lendemain pour Kuala Lumpur. Elle le sait : au cour d'un banquet à Kuan Tan, elle l'a appris et a tout de suite pris sa jeep pour se rendre au camp. La barrière était déjà fermée mais le lieutenant de service à qui elle avait donné des antibiotiques par mon intermédiaire l'avait reconnue. Elle ne comprend pas la décision soudaine des autorités françaises. En réalité, je l'ai appris par la suite, Odile sur les conseils d'Anne Rochegude avait alerté les journaux, les médias, les hommes politiques, les intellectuels, J.P. Sartre, le Professeur Minskowski en faveur des boat people. A Clermont, la famille avait essayé aussi de demander de l'aide au maire, aux députés. Il y avait une manifestation à Paris. Le gouvernement et le Maire de Paris avaient décidé d'accueillir des réfugiés et d'affréter un avion pour les transporter.

Brusquement, Ann a éclaté en sanglots et a posé sa tête sur mon épaule. J'étais tétanisé et très affecté par sa tristesse. Après son départ, je ne pus fermer l'œil jusqu'au départ en car le lendemain matin. Après une semaine dans un camp à Kuala Lumpur, pour l'examen médical et les formalités, nous embarquâmes à l'aéroport pour Paris.

Nous arrivâmes à Roissy-Charles de Gaulle par un après-midi pluvieux et froid de la fin du mois d'août. Je ne reconnais même pas Odile, présente à l'aéroport avec nos deux enfants, la prenant pour une hôtesse de l'air car elle portait un chemisier bleu et une jupe bleue marine. Nous eûmes droit à une réception de bienvenue par un comité d'accueil qui nous offrit une collation. Je ne m'attarde pas et me dirige tout de suite vers le car qui doit nous amener au centre De Brousse, Porte de Bagnolet.

Au centre De Brousse, je suis logé dans une chambre individuelle avec salle de bain et je peux prendre pour la première fois depuis plus de cinq mois une douche avec savon, et me sécher avec une serviette propre. Quel délice ! Le lit est confortable, avec des draps blancs et propres ! Je m'y jette ne voulant pas descendre dîner. Mais le cuisinier vient insister en me disant « an com » en vietnamien et en me montrant le menu spécial qu'il a concocté en notre honneur. Pour lui faire plaisir, je descends et trouve dans le couloir menant au réfectoire Odile et nos deux enfants, ma mère, mes frère et sœur, Albert et Françoise. Le bonheur des retrouvailles. Puis après le dîner, toute la famille se retrouve dans la chambre. Que de choses à se dire ! Bonheur d'être là.

Je passe encore cinq jours à De Brousse pour aider à l'examen médical des réfugiés et pour mon propre bilan. Odile a signé un formulaire me prenant à sa charge et je peux enfin regagner notre domicile de l'avenue Dausmesnil. Se termine une période fertile en incidents et commence une nouvelle vie et une nouvelle carrière pour moi dans mon pays d'adoption.

**THÁI MINH BẠCH.**